

le lieu d'une réinvention possible des rapports avec le réel, pourvu que l'on s'interroge constamment sur une décolonisation du langage lui-même. Giuseppe SOFO conduit un examen de la littérature consacrée au tremblement de terre haïtien de 2010, afin de souligner à quel point l'idée de fragmentation appartient à la pensée et à la parole des îles caribéennes, dont la beauté est constamment menacée. Les créations littéraires de ses représentants majeurs – qu'il s'agisse de Césaire, de Glissant, de Chamoiseau ou de Walcott – ne peuvent en aucun cas faire abstraction de l'instabilité du continent caribéen mais cette «intranquillité» devient source de réinvention, d'une plus vaste ouverture au vivant. Dans la dernière partie, trois articles s'interrogent sur le lien entre mémoire, histoire et paysages caribéens. Charlotte LAURE analyse la pièce de théâtre *Monsieur Toussaint* qu'Édouard Glissant a consacrée au héros de la révolution haïtienne. Le protagoniste revit son passé à travers la rencontre avec des personnages déjà morts pendant son emprisonnement au Fort de Joux, en France. Le décor est donc presque absent, car il s'agit d'une cellule entourée de quatre murs. Laure souligne que c'est justement la négation du paysage qui émerge dans la pièce, un paysage qui, lorsqu'il est évoqué, se caractérise par son opacité. Sa présence devient à la limite, selon la chercheuse, métaphorique de l'exploitation coloniale de la terre de l'île et du corps des esclaves et aide à mettre en lumière la dimension collective de la révolte des esclaves. Caroline SOUKAÏ prend en examen l'œuvre de Patrick Chamoiseau et d'Édouard Glissant, afin d'analyser le rôle que la nature y tient, à travers la mise en scène du personnage-paysage. Le dialogue et la compénétration de l'esclave marron avec le paysage naturel de l'île serait, selon Soukaï, à la base de la réflexion des deux écrivains autour de la *géographie torturée* des Antilles et conduirait à une réflexion sur la mémoire dont il est porteur. Carla C. FRANCISCO clôt les interventions en proposant une analyse comparative entre deux registres visuels ayant pour thématique la sucrerie dans les paysages américains pendant le XVII<sup>e</sup> siècle: les toiles du peintre Frans Post et l'*Histoire générale des Antilles* de Jean-Baptiste du Tertre. La chercheuse part du point de vue posé par des européens sur l'univers colonial à l'époque en pleine expansion, analyse leur narration visuelle de ce phénomène, afin de rendre visible ce qui y est invisible, la position de ceux qui voyaient leur droit de visibilité nié par la domination coloniale. Pauline Amy de la Bretèque et Natacha d'Orlando arrivent à la conclusion que les paysages cristallisent les enjeux de l'espace géographique caribéens, comme la colonisation, la créolisation et le marronnage et qu'il est donc extrêmement important d'aborder toute étude de la Caraïbe par le paysage, car ce dernier peut représenter un terrain fertile à explorer et ouvrir la voie vers un approfondissement des liens entre littérature et écologie dans ce domaine d'études. Le volume est accompagné d'une riche bibliographie et d'un index des noms et des notions.

[ELENA FERMI]

*Décoloniser les mémoires de l'esclavage*, dir. Myriam MOÏSE et Benaouda LEBDAI, Paris, L'Harmattan, 2024, 449 pp.

«Ne plus être esclave de l'esclavage, c'est en connaître la trame, se rendre familier de ses machinations infernales et de ses rouages sanglants... Ce n'est que de la conscience de cette mémoire et de ce qu'elle légue au présent que pourra surgir une libération de

l'esclavage... Il est nécessaire de rassembler des forces intellectuelles, sociales et politiques; de s'engager en faveur d'un monde décolonisé» (p. 11). Ce passage, tiré de l'essai de Norman Ajari, *La dignité ou la mort: Éthique et politique de la race* (2019), synthétise de façon incisive le sujet et les finalités de l'ouvrage dirigé par Myriam MOÏSE et Benaouda LEBDAI, qui ont su réunir une équipe à même de nous donner une vue d'ensemble de ce drame humanitaire qu'a été l'esclavage atlantique et des efforts accomplis pour démasquer son historisation trop partisane de la part de l'Occident, en parcourant les espaces, les temps et les différents domaines culturels concernés, à commencer par les monuments esclavagistes des villes, qu'on s'attaque à déboulonner, pour en arriver à l'enseignement dans les écoles, où l'esclavage a été longtemps un sujet tabou. Travail nécessaire que celui de la décolonisation des mémoires, car si l'esclavage a été aboli depuis longtemps et les colonies ont conquis leur indépendance au cours du siècle dernier, leurs stigmates continuent de harceler les consciences aussi bien des dominés que des dominants, de sorte qu'un rapport égalitaire est encore très difficile.

L'«Introduction» des directeurs fait état des études sur le sujet, illustre le projet de l'ouvrage et ses finalités, synthétise l'apport des collaborateurs, et insiste beaucoup sur l'importance d'un renouveau du langage utilisé pour approcher le sujet, car il est important de faire tabula rasa des nombreux stéréotypes qui compromettent une histoire le plus souvent distraite ou partisane: par exemple, on propose de commencer par changer le nom des gens qui ont subi l'esclavage en substituant le mot neutre esclaves par esclavisés, pour indiquer qu'ils ont été les victimes d'un acte de violence. Le recueil s'organise en dix-neuf chapitres divisés en sept parties: I, «Tradition intellectuelle noire et pensée critique intersectionnelle»; II, «Politiques mémorielles et droit/devoir de mémoire»; III, «Mémoire de chair et d'encre»; IV, «Mémoire de pierre, esthétique noire»; V, «Mémoires d'ombres»; VI, «Mémoires reconfigurées, mémoires réhabilitées»; VII, «Mémoires translattées, mémoires recomposées», suivies d'une conclusion intitulée *Faire œuvre pour mieux nous PANSER*, qui souligne la fonction thérapeutique de tout effort accompli pour essayer de purger la mémoire du passé de tout déchet colonialiste. La première contribution de la première partie, due à la plume du philosophe franco-américain Norman AJARI, dont j'ai cité un passage en ouverture, porte un titre frappant (*La peau d'un blanc pour parchemin, son crâne pour écriture: Tradition radicale noire et Révolution haïtienne*), tiré de la célèbre *Histoire d'Haïti* de Thomas Madiou, qui raconte qu'au moment de rédiger l'Acte d'Indépendance de la nouvelle nation haïtienne, le jeune officier mulâtre de Dessalines, Louis Boisrond-Tonnerre, affirme: «pour dresser l'acte de l'Indépendance, il nous faut la peau d'un blanc pour parchemin, son crâne pour écriture, son sang pour encre et une billonnette pour plume» (p. 33), pour souligner que la tradition radicale noire doit, si elle veut sortir de l'ambiguïté, prendre en charge même les aspects les plus sanglants de sa tradition, car il font partie de son rachat, et ne doit pas, comme elle l'a fait pendant longtemps, renier l'ouvrage de Dessalines, le premier, cruel, empereur d'Haïti que les historiens ont presque tous essayé de tenir à distance. Ajari ouvre sa contribution par un hommage à Édouard Glissant, à qui il attribue le mérite d'avoir le premier posé la question de la décolonisation des mémoires de l'esclavage et dont la pensée parcourt en filigrane le

recueil. Par son envergure, l'essai d'Ajari constitue une base très solide pour la construction de l'ensemble. Toutes les contributions, qu'on ne peut pas analyser ici, apportent leur tesselle originale à la composition de cette mosaïque qui essaie de dépister ou de frayer de nouveaux parcours dans les nombreux domaines concernés par un passé esclavagiste: des plantations-musées de la Louisiane, au rôle du féminisme noir, à la relecture des architectures et des monuments des villes enrichies par le commerce triangulaire, au cinéma et aux séries télévisées, à l'œuvre des peintres, aux programmes scolaires, aux chansons... Pour ce qui concerne le domaine littéraire, une place de choix est assignée à Patrick Chamoiseau, dont l'effort de décoloniser la mémoire de l'esclavage à travers son œuvre romanesque est analysé dans trois contributions, qui lui sont entièrement consacrées ou qu'il partage avec d'autres écrivains: Josette SPARTACUS, *Mémoire de chair et mémoire de papier: vivre et raconter l'Histoire dans "Bible des derniers gestes" de Patrick Chamoiseau*; Mathilde BERG, *Du monument au rayonnement: reconfigurations épistémiques pour une mémoire de l'esclavage dans la postmodernité: Toni Morrison, Patrick Chamoiseau, João Ubaldo Ribeiro*; Camille THERMES, *Archives littéraires de l'asservissement/Mémoire et Syndrome de Stress Post-Traumatique du Monde/Trans-lations/Trans relations dans les romans de Patrick Chamoiseau, Myriam A. Chancy et Arundhati Roy*. Ce choix ne doit pas étonner, compte tenu du rôle joué par Chamoiseau dans l'effort de relire, dans toute son œuvre d'essayiste et de romancier, le passé esclavagiste de son île natale, la Martinique, et de la proximité de sa pensée avec celle de son ami Édouard Glissant. On ne peut qu'être d'accord avec les directeurs du recueil, lorsqu'ils affirment: «Les artistes ont le pouvoir de s'affranchir des normes canoniques et de réinventer le langage et l'image afin de recouvrir la subjectivité des êtres humains qui furent les prisonniers des systèmes du commerce triangulaire» (p. 22).

[CARMINELLA BIONDI]

BUATA B. MALELA, *René Maran. Entre poétique du sujet et discours colonial*, Paris, Hermann Éditeurs, 2024, 428 pp.

Romancier, poète, précurseur du mouvement de la Négritude: ce sont quelques-unes de nombreuses étiquettes que nous pouvons employer pour caractériser René Maran. Après avoir remporté le prix Goncourt en 1921 avec le roman *Batouala*, cet écrivain ne cesse d'intéresser la critique. La particularité de ce volume concerne la reprise de quelques extraits de sa correspondance personnelle qui jette une nouvelle perspective sur la genèse de cet ouvrage. Selon Christophe Premat qui a préfacé l'ouvrage, Buata B. Malela aborde les documents privés de l'écrivain afin de mettre en relief comment il a eu l'ambition de contrôler la réception de son roman à travers des commentaires qui paraissent dans ses lettres. Cet ouvrage vise donc à «analyser le sujet René Maran pris entre le style de son œuvre, le contexte socio-culturel et son inscription dans le champ littéraire» (p. 8). Quant au terme «sujet», le lecteur ne doit pas le lier au domaine psychologique, mais le considérer comme un «modèle littéraire représentatif du sujet [qui] s'appuie sur la narration du réel objectif (la figuration de l'humain, l'histoire et la mémoire) et du réel subjectif (le mal du sujet, la conscience privée)» (p. 9). René Maran échappe aux catégorisations car il se pense dans un espace d'appartenance fondamen-

tales: «il n'est ni totalement explorateur de l'imaginaire colonial ni totalement radical dans ses condamnations du colonialisme» (pp. 8-9). D'un côté, son œuvre permet d'avoir un aperçu sur l'empire français, de l'autre, Maran reste un fonctionnaire colonial attaché à un certain imaginaire. Afin de mieux comprendre cette attitude, Malela aborde ses ouvrages à partir du contexte historique où ils ont été produits. La description lucide de la situation en France et de la méfiance envers les discours des élites permet de définir l'écriture de Maran comme un récit fictionnel qui a une forte composante de vérité qui l'éloigne de tout exotisme. La critique sociale s'accompagne d'un regard d'anthropologue envers l'histoire. L'écrivain analyse les transformations de l'empire colonial français, à partir d'un intérêt très fort pour les archives et les documents. La violence coloniale est comparée à l'action d'un sujet animalier qui révèle des relations de pouvoir et une complémentarité entre les hommes et les bêtes. Ces aspects sont visibles dans la correspondance personnelle de l'écrivain et ses notes éparées. «L'écriture polyphonique de René Maran montre le sujet du point de vue de son intériorité (relations entre les personnages) et de son extériorité, c'est-à-dire du point de vue de son insertion dans le monde social» (p. 11). Le sujet animalier est utilisé pour «évoquer cette racialité, l'atavisme héréditaire, mais aussi la complexité du métissage» (p. 11). Pour aboutir à sa vision complexe de l'empire colonial, il puise dans les cultures européenne et africaine: «René Maran est un penseur des terroirs en mettant en exergue la relation parfois conflictuelle entre les éléments et les vivants» (p. 12). Malela examine la production littéraire de l'écrivain, à partir du contexte historique et socio-culturel de la France entre 1909 (année de sa première publication) et 1960 (année de sa mort), c'est-à-dire dans une époque caractérisée par plusieurs bouleversements et les conséquences de l'ère coloniale sur l'imaginaire collectif. L'auteur insiste sur le fait que l'identité de Maran est liée intrinsèquement à son héritage culturel et aux luttes sociopolitiques. La littérature se trouve souvent dominée par un discours colonial qui ne reflète pas les expériences et les valeurs de l'écrivain noir. L'intellectuel est donc tiraillé entre son identité et les normes culturelles dominantes. Maran incarne bien cette lutte pour se détacher d'un monde qui le considère comme un sujet dominé. Ses romans constituent un exemple pertinent des enjeux politiques et sociaux dont l'auteur veut devenir un porte-parole. Cette étude s'oriente vers une exploration de la subjectivation, un processus par lequel l'écrivain noir, à travers ses écrits, tente de revendiquer une identité et une sensibilité propres, tout en se confrontant aux oppressions et aux stéréotypes imposés par un système colonialiste. Malela reconnaît que la critique a souvent gardé une attitude réductionniste envers la production de Maran: bien qu'elle compte une trentaine d'ouvrages, elle a toujours gardé une focalisation sur *Batouala* comme s'il s'agissait d'un roman représentatif de toute son œuvre littéraire. Le résultat est une perspective restreinte qui a masqué la personnalité complexe de l'écrivain et qui le présente seulement comme un intellectuel engagé. Au niveau médiatique, Maran apparaît comme un homme «pris entre plusieurs mondes» (p. 22): un écrivain noir pour ses collègues français, mais un représentant du pouvoir colonial pour les auteurs africains. En ce qui concerne la critique, Malela démontre que plusieurs ouvrages sont également centrés sur d'autres aspects, mais il reste quand même un pourcentage imposant d'études qui abordent *Batouala* de façon directe ou